

Jean-Claude Caron

Correspondance d'Alphonse de Lamartine (1830-1867). Tome VII : 1856-1867, textes réunis, classés et annotés par Christian Croisille, Paris, Librairie Honoré Champion, 2003, 1008 p. ISBN : 2-7453-0905-6. 140 euros.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Jean-Claude Caron, « *Correspondance d'Alphonse de Lamartine (1830-1867). Tome VII : 1856-1867, textes réunis, classés et annotés par Christian Croisille, Paris, Librairie Honoré Champion, 2003, 1008 p. ISBN : 2-7453-0905-6.* 140 euros. », *Revue d'histoire du XIX^e siècle* [En ligne], 32 | 2006, mis en ligne le 12 juillet 2006. URL : <http://rh19.revues.org/index1105.html>

DOL : en cours d'attribution

Éditeur : Société d'histoire de la révolution de 1848
<http://rh19.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://rh19.revues.org/index1105.html>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Tous droits réservés

Quinze-Vingts, malheureusement interdite aux ménages d'aveugles, lui permettrait d'échapper. Sa fin tragique – elle meurt le 30 mars 1831 des suites des brûlures consécutives à l'incendie de son appartement – ne lui permet pas d'atteindre ce but tant convoité. Toutefois, ce que montre très bien le riche commentaire des deux historiennes Catherine J. Kudlick, spécialiste américaine de l'histoire de la médecine et Zina Weygand, auteur d'une thèse soutenue en 1998 sous la direction d'Alain Corbin sur la cécité et les aveugles dans la société française jusqu'aux premières années du XIX^e siècle, c'est que ce rejet est précisément le produit du parcours hors-norme de cette femme que ses protecteurs abandonnent à son sort après l'avoir encouragée. Dans la société ultra-conservatrice de la Restauration et des premiers temps de la Monarchie de Juillet, Adèle renvoie aux hommes qui détiennent le pouvoir politique et la haute main sur les institutions philanthropiques de ce temps l'image d'une liberté féminine par trop inquiétante. Forte personnalité qui prône pour les aveugles la vie en commun alors que la norme était l'isolement, elle ne répond plus aux attentes sociales et aux stéréotypes masculins sur la nature féminine si communément répandus. Elle n'incarne plus l'image de la jeune aveugle soumise et donc secourable.

Contribution importante à l'histoire de l'écriture féminine en ce siècle où triomphe l'autobiographie ainsi qu'à l'histoire du handicap, cet ouvrage a été traduit en français sous le titre *Une jeune aveugle dans la France du XIX^e siècle* (Ramonville Saint-Agne, Éditions Érès, 2004, 122 p.).

Odile ROYNETTE

Correspondance d'Alphonse de Lamartine (1830-1867). Tome VII : 1856-1867, textes réunis, classés et annotés par Christian Croisille, Paris, Librairie Honoré Champion, 2003, 1008 p. ISBN : 2-7453-0905-6. 140 euros.

Ce septième tome de la correspondance de Lamartine contient les lettres de la dernière partie de la vie du poète, historien, ancien homme politique de premier plan, réduit à un état de pauvreté qui le rend physiquement et moralement vulnérable. « Le temps du désespoir et de l'humiliation », résume Christian Croisille, qui ajoute, à propos de ces dernières années : « une longue agonie ». Lamartine en est réduit au statut de tâcheron de l'écriture alimentaire, en quête incessante d'argent, son caractère s'aigrissant à mesure que sa situation se détériore. Les chiffres obsèdent sa plume : le dû et l'avoir s'affrontent en permanence, le premier prenant systématiquement le pas sur le second. Puits sans fond, gouffre abyssal, toutes les métaphores ne sauraient épuiser l'impression que donne la lecture de ces lettres dont l'argent constitue le thème principal. L'idée d'exil (toujours le projet syrien) et celle de mort

parcourent la correspondance : effets rhétoriques, certes, mais révélateurs de l'épuisement de l'écrivain. Une souscription nationale en sa faveur est lancée par ses amis, mais rapporte trop peu pour éviter la vente de Milly : c'est Lamartine lui-même qui prononce la dissolution du Comité parisien formé par ses amis, jugeant injurieux le résultat de cette initiative. Il tâte aussi de la loterie, lance un emprunt auprès des abonnés de son *Cours familial de littérature*. Après un long refus, anéanti par la mort de sa femme, compagne de sa déchéance, Lamartine se résout à accepter une « récompense nationale », d'abord proposée par Napoléon III par l'intermédiaire de La Guéronnière, puis votée sans enthousiasme par le Corps législatif, entre-temps réduite au quart de la proposition initiale. Il est vrai que l'empereur n'est pas rancunier envers un homme qui n'a de cesse de proclamer son hostilité à Napoléon I^{er}, « le fléau des hommes et des intelligences », comme il l'écrit à Thiers. Le mélange des genres est étonnant, Lamartine prenant les souscripteurs de son *Cours familial de littérature* – une entreprise qui, non sans difficultés ni soubresauts, lui permet de rester un peu à flot – comme témoins de ses malheurs personnels, sorte de confession pathétique, appel à l'aide non dissimulé.

Le réseau des correspondants se rétrécit tant au plan qualitatif qu'au plan quantitatif. Certes, Hugo, Dumas père et Dumas fils, Hetzel, Lacordaire, Thiers, Quinet, Marie d'Agoult, Sainte-Beuve apparaissent ici ou là, au nom d'une solidarité, littéraire et/ou politique, avec le confrère ou l'ex-collègue ruiné, se prêtant au jeu du compliment, et parfois de la critique sans fard. On trouve aussi les noms, outre les familiers, du vaillant Dumesnil, secrétaire et gérant peu et mal payé des tristes affaires de Lamartine, et de Villemain, Pelletan, Texier, Ulbach, Mornand, Mistral, Karr, Janin, Legouvé, Nadaud ; ou encore Flocon, à qui, pince sans rire, mais parfaitement sincère, Lamartine propose son aide financière ; Caussidière, devenu négociant en vins avec lequel il est en affaire, et qui est jugé plus probe que sobre ; Persigny, un baron du régime dont la sollicitude à son égard est pourtant réelle ; Dupin, qui lui reproche d'avoir déserté le camp des conservateurs et de n'avoir pas su conserver la monarchie en février 1848 ; Garnier-Pagès, fier de l'œuvre accomplie en 1848 et peu enclin à l'autocritique. Ses relations avec les banquiers sont orageuses : Mirès, Milhaud, Rothschild, les Pereire, autant de créanciers las d'attendre un hypothétique remboursement de leurs prêts. Parmi les plus fidèles amis, on citera Victor de Laprade, Jean-Marie Dargaud, Joseph Martin-Paschoud. Les sujets de cette correspondance qui, on l'a dit, tourne en grande partie autour de la quête d'argent et du remboursement de dettes colossales – « Je n'ai que Barème dans l'esprit » –, témoignent d'un goût immodéré pour les idées les plus naïvement bancales, hypothétiques aventures fondées sur l'illusion que le nom de Lamartine conserve une aura suffisante pour attirer des prêteurs ou des souscripteurs. La grande entreprise de cette fin de vie, c'est donc le *Cours familial de littérature*, travail épuisant de compilation et parfois d'analyse originale des grands écrivains – ou jugés

comme tels. Lamartine projette de le vendre dans le monde entier, espérant que sa notoriété constituera une publicité suffisante dans le Nouveau monde, dont il attend beaucoup : mais l'échec est cuisant, et l'écrivain fulmine contre ces « républicains rapaces et illettrés de l'Amérique du Nord ». Mais le monde littéraire français n'est guère enthousiaste non plus, sauf à prendre en compte les compliments de circonstance adressés par des confrères ou les remerciements emphatiques de ceux qui sont loués par Lamartine – ainsi Frédéric Mistral ou Laprade. Les attaques fusent aussi, les plus violentes émanant de Louis Veuillot, rarement aussi cruel. Un nouveau et précaire ballon d'oxygène est fourni à Lamartine par la mise en chantier de ses œuvres complètes, vendues par souscription.

Au plan politique, Lamartine ne cesse de se dire républicain, s'offusque de ce que Napoléon III souscrive à son *Cours familial*, attaque méchamment les « doctrinaires ». À plusieurs reprises, il dit son rejet absolu du socialisme et de tout ce qui s'attaque à la propriété et à la religion. Ainsi s'oppose-t-il à la radicalité de Hugo, dont les *Misérables* contiennent en germe des solutions à la question sociale, que refuse Lamartine. On surprend ici ou là l'ancien chef de la République écrivant, de son point de vue, l'histoire du temps où il était aux affaires, justifiant ses actes, tenant à se distinguer surtout de Cavaignac, qualifié de « Marius africain ». La tentation autobiographique se manifeste dans quelques belles et fortes lettres, comme celle en date du 4 janvier 1859, récapitulatif de son parcours politique depuis la Restauration et plaidoyer pour son action. De même trouvera-t-on plusieurs lettres intéressantes sur sa politique italienne, écrites dans un contexte où la France intervient au côté du Piémont – ce contre quoi s'élève Lamartine (voir la lettre du 4 février 1859 à Sineo, député piémontais), critique sévère de la maison de Savoie, « les Allobroges de Turin », et partisan déclaré d'une solution confédérale. Il analyse avec crainte l'avènement de l'unité italienne comme prélude à l'avènement de l'unité allemande, l'une et l'autre concourant à l'affaiblissement de la France en Europe. De plus, Lamartine n'aime ni le despotisme militaire ni la guerre et le dit à plusieurs reprises. Aussi ne succombe-t-il pas à la « garibaldomanie » qui touche alors la France. Face à une politique impériale qui lui semble devenir impérialiste, il énonce son désenchantement et clame en être arrivé à l'« athéisme politique le plus complet ».

Au total, s'il semble difficile de juger d'une vie en fonction de sa dernière partie, il apparaît que Lamartine, bien que dévoré par la peur d'être livré à ses créanciers ou écrivain que, à la manière des Girondins, il préfère la mort au déshonneur, reste lucide quant à l'évolution politique de son pays. On ne peut à proprement parler de ralliement au Second Empire, lecture forcée et inacceptable de son comportement. En revanche, son incompétence de gestionnaire est avérée, alimentée par un attachement viscéral à la terre de ses origines et par une foi intacte en la possibilité de s'en sortir par la seule force de sa plume. C'est sur ce point que cette correspondance est la plus

intéressante : comment un individu appartenant au cénacle littéraire doit, malgré des revenus non négligeables procurés par la vente de ses vins, tirer de sa plume et de ses entreprises éditoriales un revenu suffisant pour tenir son rang. Au delà des propos réitérés contre l'ingratitude de la nation, de la France, de la race gauloise, révélateurs d'une aigreur quelque peu misanthropique, on surprend un écrivain dans un combat quotidien qui abolit *de facto* la frontière ténue entre le privé et le public. Lamartine expose sans fard à ses correspondants, y compris les moins intimes, l'état de son dénuement. Ce combat perdu a été mené avec une énergie qui étonne de la part d'un homme qui, né en 1790, aurait pu prétendre aspirer au repos.

Jean-Claude CARON

Guillaume CUCHET, *Le crépuscule du purgatoire*, préface de Philippe Boutry, Paris, Éditions Armand Colin, 2005, 254 pages, ISBN : 2-200-26901-3. 26 euros.

Si aujourd'hui les hommes pensent à leur mort en la souhaitant rapide, voire subite, nos ancêtres espéraient au contraire une lente agonie vécue dans leur maison au milieu des leurs. La plupart pensaient en effet que très probablement leur âme irait au Purgatoire, l'une des trois destinations possibles avec l'Enfer et le Paradis. Ainsi, en 1859, le curé d'Ars affirmait-il : « Quant à ce qui concerne le Purgatoire, tout le monde y va et tout le monde doit le craindre ». Ces années 1850 sont le début de profondes modifications d'une croyance qui s'était imposée plusieurs siècles auparavant. Dans *Le crépuscule du purgatoire*, Guillaume Cuchet, maître de conférences à l'université d'Avignon, interroge ces transformations en se demandant comment « le "système du Purgatoire" tel qu'il s'était imposé puis établi et consolidé sans modification majeure du XVI^e au XIX^e siècle dans les consciences et les conduites religieuses des clercs et des fidèles catholiques [a pu], après avoir connu une sorte de "recharge" et d'apogée tardif dans les dernières années du XIX^e siècle, s'affaïsser et s'effacer presque complètement des représentations religieuses et de l'enseignement clérical dans le second tiers du XX^e siècle » (préface de Philippe Boutry, p. 6) Guillaume Cuchet note en effet un sommet historique de la dévotion au Purgatoire au tournant des XIX^e et XX^e siècles, suivi d'un recul manifestement lié à l'impact considérable de la Grande guerre. Il étudie donc ce renouveau du Purgatoire au XIX^e siècle dans ses principales caractéristiques, puis cet affaïssement brutal.

Les travaux fondateurs de Philippe Ariès nous avait déjà appris que le XIX^e siècle était le temps du « culte des morts » dont le cimetière du Père Lachaise, ouvert en 1804, est un des lieux symboliques. Ce culte des morts est aussi celui de la famille ; pour ceux qui restent en effet, la croyance au